

pleine liberté politique, la pleine démocratie qu'ils réclamaient avant tout. » Sans doute, mais il est obligé lui-même de convenir que, dans cette démocratie, les masses « trouveraient des garanties pour leurs salaires, pour leur existence même ». Il y avait seulement association d'idées, il n'y avait pas identité entre les mobiles qui poussaient respectivement à l'action bourgeois et *bras nus*.

Un jour pourtant, les eaux, un instant confondues, se séparent. Le même mobile (l'aiguillon de l'intérêt matériel) qui avait fait coïncider temporairement le mouvement autonome des masses avec tel parti politique, l'en éloigne, le fait s'y opposer. Ainsi, au printemps de 1793, la cherté croissante de la vie, consécutive à l'inflation, creuse un début de scission entre *bras nus* et chefs jacobins ; les deux forces en présence ne parlent plus le même langage :

— Soulevez-vous pour la liberté, mais non pour de « chétives marchandises », ordonne Robespierre aux sans-culottes.

— Nous voulons, non plus l'égalité théorique, mais l'égalité de fait, répond le chœur populaire.

Au printemps de 1795, l'aggravation de la vie chère, conséquence de la banqueroute monétaire, dressera les sans-culottes parisiens contre le parti montagnard en un conflit sanglant :

« Du pain, du pain ! », hurlent les femmes qui ont envahi la Convention, tandis que la tête sanglante d'un député est hissée au bout d'une pique.

Les politiques s'imaginent volontiers que parce qu'il s'est associé au leur, le mouvement autonome des masses est éternellement à leur disposition, tel un chien dressé, qu'ils peuvent le mener où ils veulent, lui faire accepter ce qui leur convient, apaiser sa faim puis le laisser sur sa faim, le faire avancer, reculer, puis avancer encore, au gré de leurs combinaisons, s'en servir, le mettre à l'écart et puis s'en servir encore. Le mouvement autonome des masses ne se prête pas à une telle gymnastique. Une fois qu'il s'est mis en marche,

il ne vous reste fidèle que si vous lui restez fidèle, que si vous avancez toujours avec lui, d'une marche ininterrompue, dans la voie où l'aiguillon de l'intérêt matériel le pousse.

L'association d'idées qui fait adopter aux masses le langage des politiques est extrêmement fragile. Un rien suffit à la briser, à rompre l'accord : une simple pause dans la marche en avant, qui casse l'élan des masses, une simple mesure qui les atteint au point sensible, c'est-à-dire les lèse dans leurs intérêts matériels. Ainsi, l'assouplissement et la révision de la tarification des prix, surnommée « Maximum » au début de 1794, puis le « maximum » des salaires, le 5 thermidor, sèmeront le doute dans le cœur des sans-culottes et Robespierre les trouvera neutres et réticents, il ne disposera plus de leurs bras le jour où il aura besoin de s'appuyer à nouveau sur eux.

Tel politique qui, la veille encore, d'un seul geste, d'un seul mot, dressait sur leurs jambes cent mille hommes, gesticule maintenant en vain, sans faire se lever personne. Il a beau s'époumonner : l'association d'idées ne se produit plus, la confiance n'y est plus : le mouvement autonome des masses, déçu, jure qu'on ne l'y reprendra plus, se replie sur lui-même, n'est plus à la disposition de personne.

Une longue et cruelle expérience a appris aux hommes de travail à se défier des politiques, qu'ils désignent d'un mot péjoratif où s'exprime l'autonomie du mouvement des masses : des politiques ; ils les considèrent volontiers comme des oisifs, des parasites, des beaux parleurs, qui se sont toujours servi d'eux pour les trahir. Aussi se reprennent-ils aussi vite qu'ils s'étaient donnés et se mordent-ils les doigts de s'être laissé rouler une fois encore. Cette prévention est tenace, notamment en France, où la classe ouvrière a conservé le souvenir de dizaines de déceptions de ce genre.

C'est le déterminisme du mouvement autonome des masses qui, à travers la Révolution, a le plus effrayé la bourgeoisie révolutionnaire. Le bourgeois aime à donner des ordres, et non à être mené. Il aime à triompher de la nature, et non à